

LA CRUE DANS LA CALIFORNIE

Quand les eaux sont basses, le marais de Dedlow se montre dans toute sa morne nudité. Devant nous s'étale une surface spongieuse, bourbiers stagnants et remoles, d'où sort une onde fangeuse qui se fraie, en méandres semblables aux replis du serpent, un chemin glaireux et glissant jusqu'à la baie largement ouverte de l'Océan Pacifique. Ça et là on aperçoit une oasis isolée de verdure jaunissante. Les petits brins d'herbe ténus et gluants trahissent par leur désagréable odeur de terre humide leur caractère amphibie. Le tableau d'une plate uniformité prête peu à l'imagination ; les lignes onduleuses que dessine le bois flottant charrié par la mer annoncent, comme un signe de mauvais augure, vitablement, et cette certitude, répand sur tout le paysage une ombre et une tristesse qu'aucun rayon de soleil ne saurait dissiper.

Il n'est point jusqu'aux prairies verdoyantes qui ne semblent accablées par cette idée ; elles se refusent à donner l'essor à leur végétation, tant qu'elles ne seront pas délivrées de ce poids qui les oppresse. Dans les baies amères des ronces rabougries on croit retrouver l'altération d'une douceur originelle aigrie en enfielée par l'usage inintelligent de l'eau froide administrée trop régulièrement.

A leur tour, les voix que l'on entend sur le marais de Dedlow ont je ne sais quelle expression d'abattement et de mélancolie. Le cri sourd, rauque et sépulcral du butor, les appels perçants du courlis, le craquement de la macreuse, le caquetage grognon des sarcelles, les protestations des grues effarouchées, la plainte mesurée du pluvier, tous ces bruits forment un concert qui correspond parfaitement à la physionomie chagrine de ces divers oiseaux. Leur aspect n'a d'ailleurs rien de réjouissant : le héron bleu, debout dans l'eau jusqu'au dessus des jointures de ses chasses, affecte avec une insouciance perverse de se mouiller les pieds et prend à tâche de s'enrhumer ; le courlis a l'air ennuyé ; la bécasse, de mauvaise humeur, semble vouloir tenir compagnie au héron dans ses méditations sur le suicide ; plus loin l'impassible martin-pêcheur, Marius de l'ornithologie, laisse errer son regard sombre sur l'étendue désolée ; le corbeau noir, qui va et vient sans cesse en effleurant le marais, paraît se demander avec perplexité si les eaux se sont bien écoulées s'il sera en état, malgré tous ses efforts, de rapporter à l'arche la réponse désirée. On voit d'un coup d'œil que le marais de Dedlow exerce une influence fâcheuse sur ses hôtes et que ceux-ci attendent avec impatience la saison de la migration, les vieux avec un sentiment de soulagement et de satisfaction, les jeunes avec l'enthousiasme de l'illusion.

Cependant si le marais de Dedlow est peu gai à la marée basse, il faut le voir quand la mer bat son plein, quand le vent froid, humide et inclement, passe sur la nappe brillante et souffle un second flux au visage de ceux qui regardent la mer ; quand les bourbiers et les bas-fonds prennent l'éclat bleuâtre, de l'acier ; quand les grands troncs des arbres tombés se redressent chargés de coquillage et recommencent leur mélancolique pèlerinage sans but, toujours entraînés à la dérive et n'ayant pas plus d'espoir de repos que le Juif Errant ; quand les canards au plumage brillant glissent silencieusement sur la surface polie sans y faire apparaître aucune ride ; quand avec la marée arrive le brouillard qui cache le bleu du ciel comme l'eau a dérobé précédemment le vert des pâturages ; quand les pêcheurs empêtrés dans ce réseau nébuleux, inextricable, scient désespérément sur le fer avec leurs rames, se lèvent en sursaut de temps en temps, croyant à chaque bruit que la main malicieuse des esprits des eaux saisit la quille de leur bateau, tandis qu'ils frissonnent à la vue des herbes perfides flottant à la surface comme les cheveux épars d'un noyé et leur annonçant qu'ils sont perdus sur les marais de Dedlow et doivent se résigner à y passer toute une nuit lugubre.

Le lecteur peut se faire maintenant une idée de ce lieu sinistre et sera peut-être disposé à écouter une histoire dont je vais lui faire le récit, une histoire, dont le marais de Dedlow a été le

théâtre et que je me rappelle toujours lorsque je viens y chasser. Une feuille locale l'a rapportée naguère en quelques mots, mais je l'ai apprise avec tous ses détails éloquentes, de la bouche même de celle qui en fut l'héroïne. Je ne puis toutefois espérer la reproduire avec toutes les nuances d'impression et avec le talent de dépeindre propre à toute femme ; mais je tâcherai du moins d'en donner la substance même avec autant d'exactitude que possible.

Elle demeurait à mi-chemin du marais de Dedlow et d'un cours d'eau assez important qui, à quatre milles au delà, se jette dans un estuaire formé par l'Océan Pacifique. Son habitation était située sur la longue presqu'île sablonneuse qui délimite au sud-ouest une baie splendide. Sa maison, une petite cabane en planches assise sur de solides pilotis, s'élevait de quelques pieds au-dessus du sol marécageux, à une distance d'une lieue environ des autres établissements riverains.

Son mari était bûcheron et charpentier, métier lucratif dans un pays dont l'industrie principale consiste à débiter et à exploiter le bois de charpente.

Au commencement du printemps il avait, comme de coutume, mis à profit le jusant pour transporter un train de bois à l'autre extrémité de la baie. Lorsqu'il partit, sa femme était debout à l'entrée de la cabane. Elle avait remarqué à l'horizon, au sud-ouest, un point noir, et elle s'était rappelé que son mari avait dit aux ouvriers qu'ils devaient se hâter pour ne pas être surpris par la bourrasque du sud-ouest.

Cette même nuit, il y eut une tourmente, une tempête si terrible que de mémoire d'homme on n'en avait vu de pareille. Plusieurs grands arbres de la forêt près de la rivière furent déracinés et la maison était secouée comme un berceau d'enfant.

Mais quelle que fût la rage du vent autour de la cabane, elle savait que celui en qui elle avait mis sa confiance avait fixé lui-même les barres et les verrous ; elle savait que s'il avait eu la moindre inquiétude, il ne l'aurait pas laissée seule. Cette assurance ainsi que les soins à donner au ménage et à son petit enfant malade détournèrent sa pensée de l'orage. Elle n'y songea que pour se préoccuper avec anxiété de "lui," espérant qu'il était aussi bien à l'abri qu'elle et avait pu arriver avec son radeau là-bas à Utopia. Mais lorsqu'elle sortit pour aller donner à manger aux poules et faire la litière de la vache, elle s'aperçut que la marée était montée jusqu'à hauteur de la haie de leur petit jardin et elle pouvait entendre distinctement le rugissement du ressac sur la grève du sud, quoique celle-ci fût plusieurs milles de distance. Elle aurait voulu avoir là quelqu'un à qui elle eût pu parler de ces choses et si le vent n'avait pas soufflé si fort, si le temps n'avait pas été si mauvais et si l'avait pas fallu aller aussi loin, elle aurait pris son enfant sur les bras et aurait couru chez Ryckman, son plus proche voisin. Mais elle n'avait pas donné suite à cette pensée parce qu'il aurait pu revenir "lui" au milieu de la tempête, tout trempé ; et il n'y aurait eu personne pour lui donner des vêtements de rechange ; d'ailleurs la course eût été trop longue pour le petit qui avait la coqueluche et était souffrant.

La nuit d'après, sans qu'elle eût pu dire pourquoi, elle ne se sentit aucune envie de dormir ni même de se coucher. L'orage s'était un peu calmé, mais elle restait assise toute pensive, tâchant de lire. Je ne saurais dire quel était le livre qu'elle tenait à la main, mais ne s'était probablement pas un livre de piété car les caractères semblaient nager sous ses yeux et se confondre, si bien qu'à la fin elle fut obligée de fermer le volume pour s'occuper de l'enfant dont l'avenir était pour elle un livre plus intéressant. Combien elle eût été heureuse de pouvoir en déchiffrer quelques pages ! Tout en s'absorbant dans ces réflexions, elle berçait le petit malade, appelant elle-même le sommeil qui ne venait point.

Il était près de minuit quand enfin elle se jeta sur le lit tout habillée. Combien de temps dormit-elle ? Sans doute elle ne s'en souvint point ; mais lorsqu'elle s'éveilla, elle avait la gorge si serrée qu'un moment elle crut étouffer ; et elle se trouva, frissonnant de tous ses membres, au milieu de la

chambre, serrant son enfant étroitement sur sa poitrine et prononçant tout haut des mots sans suite.

L'enfant plura et s'agitait ; pour le calmer elle se mit à arpenter la chambre, quand tout à coup elle entendit gratter à la porte. Effrayée, elle ouvrit précipitamment et fut toute heureuse de voir que ce n'était que Peter, le chien, qui se glissa dans la cabane tout ruisselant d'eau. Elle eut volontiers jeté un regard dehors, non qu'elle espérât voir revenir son mari, mais pour s'assurer de l'état du temps. Mais le vent secouait si violemment la porte qu'elle put à peine la tenir. Elle resta quelque temps assise immobile, puis elle se recoucha. L'oreille collée contre le mur de la cabane, elle crut à plusieurs reprises entendre un léger grattement prolongé, un frôlement produit par des branches d'arbres ; puis un petit bruit régulier pareil à celui que faisaient les lèvres de l'enfant lorsqu'il buvait, puis un clic-clac étrange. Elle se redressa. Au même moment son attention fut attirée par quelque chose qui se glissait sous la porte de derrière et semblait avancer en rampant jusqu'au milieu de la chambre. Ce qu'elle voyait n'était d'abord pas plus gros que son petit doigt, mais devint bientôt aussi large que sa main et se répandit sur tout le plancher ; c'était de l'eau.

Elle s'avança vers la porte d'entrée et l'ouvrit toute grande : rien que de l'eau ! Elle courut à la porte de derrière et l'ouvrit également : rien que de l'eau ! Elle se précipita vers la fenêtre et la ferma : rien que de l'eau !

Alors elle se souvint que son mari lui avait dit un jour que la marée n'était pas dangereuse, parce que l'eau arrive régulièrement, et que l'on peut calculer ses mouvements. C'était pour cette raison qu'il avait mieux aimé se fixer près de la baie qu'au bord de la rivière, qui pouvait à chaque fois déborder. Mais était-ce bien la marée ? De nouveau, elle courut à la porte de derrière, la rouvrit et jeta un morceau de bois : il prit la direction de la baie. Elle puissa un peu d'eau dans le creux de sa main et la porta vivement à ses lèvres : l'eau était fraîche et douce. Ce n'était pas la marée, c'était la rivière !

Elle ne s'évanouit point ; le bon Dieu eu pitié d'elle, sa main miséricordieuse la soutint et la fortifia dans cet affreux moment ; sa terreur tomba comme un vêtement ; elle cessa de trembler, et plus tard, au milieu de toutes les épreuves et de tous les dangers de cette horrible nuit, elle ne perdit plus son sang-froid et sa présence d'esprit.

Elle tira le lit au milieu de la chambre, plaça dessus une table, et sur la table, le berceau. L'eau lui montait déjà jusqu'aux chevilles. A deux ou trois reprises, la maison fut si violemment secouée par le vent et battue par le flot, que les portes des armoires s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Pour la seconde fois, elle entendit au dehors un frottement et un frôlement. Elle avança la tête et vit que le grand arbre déraciné, qui était jusqu'alors resté couché au bout du pâturage, près du chemin, avait été charrié par les eaux jusqu'à la cabane. Heureusement, ses longues racines traînaient à terre et l'empêchaient de se mouvoir avec la même vitesse que le courant, sinon la maison n'aurait pu résister au choc, malgré la solidité des pilotis. Le chien s'était élancé sur le tronc noueux et se pelotonnait, tremblant et geignant, près des racines.

Ce fut pour la pauvre mère un rayon d'espérance. Elle arracha de son lit une épaisse couverture, dans laquelle elle enroula l'enfant, et, marchant hardiment dans l'eau, qui montait toujours, elle tâcha de gagner la porte. Quand l'arbre, en se retournant, menaça de nouveau la cabane en la faisant trembler et craquer, elle sauta sur le tronc, au près du chien. Avec l'aide de Dieu, elle parvint à prendre pied sur l'écorce glissante, et, s'accrochant d'un bras aux racines, de l'autre elle retint l'enfant, qui ne cessait de pleurer.

Tout à coup, un craquement violent se fit entendre près de la porte de devant, et toute la façade de la maison, qu'elle venait de quitter, s'abatit comme tombent les vaches sur les genoux quand elle veulent se coucher. Au même moment, le grand arbre décrivit un demi-cercle et emporta sa cargaison vivante au loin dans la nuit noire.